

**Umbrecht (Véronique), Un art de vivre français ?
Les Messieurs du Conseil souverain d'Alsace dans
leurs demeures au XVIII^e siècle**

Publications de la Société savante d'Alsace, t. 80, Strasbourg, 287 p., 2010

Claude Muller



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1141>

DOI : 10.4000/alsace.1141

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2011

Pagination : 569

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Claude Muller, « Umbrecht (Véronique), Un art de vivre français ? Les Messieurs du Conseil souverain d'Alsace dans leurs demeures au XVIII^e siècle », *Revue d'Alsace* [En ligne], 137 | 2011, mis en ligne le 19 août 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1141> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.1141>

L'illustration a sans doute été rajoutée ultérieurement. De mauvaise qualité, les photos ont souvent des légendes erronnées « la chapelle Saint-Blaise près de Liebenswiller » est en réalité la chapelle Saint-Brice près d'Oltingue, l'Ecomusée devient « d'Alsace Lorraine » ce qu'il n'a jamais été.

Le Sundgau est-il vraiment une terre de prospérité ? Après avoir consacré 280 pages à ce petit pays, pages où il décrit la richesse de la noblesse et de la bourgeoisie, le rayonnement de l'abbaye de Lucelle et ses nombreuses constructions de presbytères, véritables palais, l'aisance des paysans qui vivent de leur terre, construisent des maisons à pans de bois, l'auteur dans sa conclusion paraît en douter... « Chemin faisant sont apparus des indices d'un retard : les églises qui attendent la seconde moitié du XVIII^e siècle pour être restaurées, le vide scolaire, la forte présence juive et, en corollaire la quasi-absence des anabaptistes, facteurs de richesse, la routine rurale. Le Sundgau laisse-t-il aussi passer la révolution industrielle ? Par ailleurs, la fortune de la vieille et de la nouvelle noblesse reste fragile. Les nobles ne sont-ils pas rhénans par défaut, car trop loin de Paris ? » Et de conclure en citant Daudet et Delveau qui écrivent dans la deuxième moitié du XIX^e siècle (1865) « ... Et sur le seuil de ces chaumières, qui ressemblent à des huttes de sauvages, apparaissent des têtes d'enfants morveux et de femmes déguenillées » !

Gabrielle Claerr Stamm

UMBRECHT (Véronique), *Un art de vivre français ? Les Messieurs du Conseil souverain d'Alsace dans leurs demeures au XVIII^e siècle*, Publications de la Société savante d'Alsace, t. 80, Strasbourg, 2010, 287 p.

Après les ouvrages de François Burckard, de Georges Livet et de Nicole Wilsdorf, enfin de Jean-Luc Eichenlaub, tous consacrés au Conseil souverain d'Alsace, voici celui de Véronique Umbrecht prolongeant les recherches précédentes sans plagiat aucun. À la fois historienne et historienne de l'art, l'auteure s'intéresse aux demeures des Messieurs en utilisant avec bonheur les copieux inventaires après décès entre autres.

Débutons notre propos par deux bribes archivistiques. « Me voilà à la veille de finir mon château de haute Alsace où il ne manque plus que le dessus des cheminées », s'exclame François Joseph de Klinglin au printemps 1747 (Georges Brordmann, *Annuaire Hardt Ried* n° 19, 2006-2007, p. 39-44). Le bâtiment qui s'élève comprend un enclos, un fossé, une cour, un verger, un jardin potager, un logement pour les domestiques, une chapelle et un colombier, un bassin à pyramide d'eau alimenté par le canal Vauban. Christophe de Klinglin, premier président du Conseil souverain, l'acquiert le 11 mai 1758. La deuxième bribe est due à Jean d'Aigrefeuille :

« Les premier et second présidents sont partis avec leurs maisons pour leurs campagnes. Le président de Salomon pour Ingersheim, à une lieue de cette ville, au pied de la montagne. Le premier président pour son château à Oberhergheim, à trois lieues de cette ville et au-delà de Sainte-Croix-en-Plaine » (ADHR, C 1579).

Ces deux citations n'ont d'autre but que de planter le décor. Les Messieurs possèdent de belles demeures, non seulement une, mais souvent deux, l'une en ville à Colmar, l'autre à la campagne. L'auteure en dresse une liste exhaustive dans les copieuses annexes, remarquables inventaires. La principale conclusion de Véronique Umbrecht, après une démonstration parfaitement aboutie, consiste dans la mise en lumière d'un art de vivre français prolongeant en quelque sorte dans la pierre le nouveau pouvoir politique et en corollaire linguistique. On lira de beaux développements sur les appartements de commodité, la décoration, le mobilier, les tableaux et les bibelots, illustrant au passage tout l'intérêt de l'interdisciplinarité bien comprise. Un silence toutefois : les chapelles privées, attestées chez Klinglin et Spon, avec l'orfèvrerie et le linge adéquats, ainsi que les innombrables objets de piété ou bondieuseries selon l'opinion.

Comme toujours un tel ouvrage, bien ciselé, suscite de nouvelles questions. Les protestants colmariens suivent-ils cette mode ? Oui, si l'on en juge par l'hôtel particulier Goll ? La mode touche-t-elle seulement Colmar ou l'Alsace entière ? Les élites allemandes le long du Rhin sont-elles aussi sensibles à l'impulsion venant de Versailles ? Pour terminer, rappelons la formule : « Un roi, une loi, une foi ». À la lecture du stimulant opus de Véronique Umbrecht, ne faudrait-il pas dire : « Un roi, une loi, une foi, un toit » ?

Claude Muller

BAUDIN (Rodolphe), *Nikolai Karamzine à Strasbourg. Un écrivain-voyageur russe dans l'Alsace révolutionnaire (1789)*, Presses Universitaires de Strasbourg, 2011, 321 p., ill.

« Le nombre d'étrangers qui étaient à Strasbourg [à la fin de l'Ancien Régime] faire leurs études était prodigieux. Les Russes surtout l'emportaient à cet égard. Il y avait de cette dernière nation à la fois sept princes Galitzin, deux comtes Stackelberg, un baron Strogonoff, un baron Asch, un comte Tolstoï, Ismaïloff, Boulauskoï, deux frères Kollowski, deux frères Voltoratzki, la famille Kroch, un prince Gagarine, un Narischkine, un Mourawief, deux frères Budberg, deux barons Ungern Steinberg, un Berg, deux frères Oubril, sans compter ceux qui étudiaient la médecine aux frais de Catherine II ». Cette remarque d'un étudiant polonais, de 1783, publiée dans l'improbable *Revue Catholique d'Alsace*, 1921, p. 385, nous